RÊVERIES.

XVII

Faire de ses loisirs des études littéraires, choisir paresseusement son sujet et conter ses impressions à quelques milliers de lecteurs est, à première vue, un passe-temps fort agréable qui fait dire à celui qu'absorbent des occupations plus sérieuses: "Que je voudrais pouvoir me livrer à ces fantaisies!"

Mais voici où l'azur de la joie se brouille des nuages de l'anxiété. Il n'est pas d'auteur qui, écrivant pour son plaisir, n'écrive surtout pour l'amusement de ceux qui vont le lire.

De là, cette question mélancolique qui se dresse devant lui: "Mes pages seront-elles du goût du public?" Telle est la préoccupation intime qui l'obsède, rembrunit son front, lui aigrit le caractère, et lui cause parfois des palpitations douloureuses.

Il choisit son sujet avec amour et l'exécute avec enthousiasme. Parvenu à la fin, il se relit et se dit avec tristesse: "Ce n'est pas ça! j'aurais dû faire mieux; mais comment s'y prendre...?" Et il penche le front comme s'il s'agissait du sort d'un Empire.

C'est ce "comment s'y prendre" qui est la solution introuvable du problème. S'il recommence, il aboutit toujours à la même conclusion désespérante: "Ce n'est pas encore ça!" et d'une main crispée, il s'ébouriffe les cheveux, ou tourmente ses innocentes moustaches; à moins qu'il ne s'en prenne aux êtres inoffensifs qui l'entourent.

Enfin, revenu au calme, il se décide à publier son écrit, et il attend...... Qu'attend il? Les commentaires de ses lecteurs. Il fait plus que de les attendre: il les espère et les redoute, à la fois. Tel un coupable qui comparaît devant son juge pour entendre sa sentence.

Le plus insignifiant éloge, et le moins sincère, le ravit. La critique le choque, peut être; mais il s'en console, en se murmurant: "On me critique, donc on m'a lu." Ce qui le démoralise, c'est le silence.... Le silence, un des attributs de la mort! Chose lugubre qui fait rentrer sous terre tous les enthousiasmes prématurés de l'écrivain, et envoie ses illusions s'évanouir dans le pays des chimères.

Ceux qui ne voient que le côté rose des choses (et ceux-là sont rares) se font cette remarque: "Si mes lecteurs ne disent mot, c'est qu'ils approuvent!" Les esprits chagrins (beaucoup plus nombreux) pensent, au contraire, que, ne trouvant pas à leurs écrits assez d'intérêt pour s'en occuper, on se borne simplement à ne pas les lire,—et je crois qu'ils ont raison.

Se faire lire! Voilà l'idéal de l'écrivain. Lorsqu'il n'est pas sûr d'atteindre ce but suprême, peut être peut-il, après tout, s'accorder le bénéfice du doute et continuer son travail. On croit, d'ailleurs, aisément ce que l'on désire. Mais, quelle que soit sa passion littéraire, il briserait sa plume s'il avait la certitude de n'avoir pas de lecteurs.

Pensez donc! C'est comme s'il montait à la tribune, et qu'au cours de sa harangue, il vît ses auditeurs dormir ou causer entre eux de leurs affaires; mais qu'il n'en découvrît aucun lui prêtant l'oreille.... Ou bien encore qu'il en fût réduit à faire son discours à des sièges vides;—deux situations également poignantes

Tout cela n'est que vanité, je le veux bien; mais c'est à cette vanité que tient le bonheur d'un être humain, peut-être aussi intelligent qu'un autre; elle a donc assez d'importance pour lui donner place dans nos études.

***

Mais pour ne pas se faire d'illusion sur le sort de ses écrits, l'auteur devrait d'abord connaître le public auquel il s'adresse. Les éléments dont il se compose varient selon les pays et les milieux. Dans les capitales européennes, les amateurs de littérature sérieuse ou légère se comptent par légions.

C'est la classe instruite et riche, ou largement aisée, que n'absorbe point la préoccupation industrielle ou commerciale, et qui a des loisirs. Cette classe se retrouve dans les principales villes de province. Elle forme la clientèle des romanciers et fait leur fortune littéraire et financière

Aux Etats-Unis, on lit beaucoup; mais en fait de littérature, il n'y a qu'un genre qui plaise à la masse, surtout à la jeunesse: c'est le roman écrit à l'encre rouge: c'est-à-dire, dont les situations violentes, extraordinaires, invraisemblables, se dénouent par la carabine, le revolver et la potence. Les *détectives* y tiennent une place considérable.

Le style et la moralité sont relégués au second plan. Les écrivains, qui connaissent les préférences de leurs lecteurs, ne se donnent, d'ailleurs, guère la peine de raboter leurs phrases et leurs idées. Ce sont les fournisseurs ordinaires des revues à bon marché.

Les gens sérieux s'en tiennent à leur journal qui, à tout prendre, par ses dimensions, représente presqu'un livre. Les gens sérieux dont nous parlons, ce sont les hommes d'affaires qui, riches ou pauvres, restent commerçants jusqu'à leur mort.

Ces graves mortels ne peuvent perdre leur temps précieux à lire de la littérature, bonne tout au plus, à les entendre, pour les désœuvrés. Autrefois, quand ils étaient jeunes, peut-être ont-ils eu la faiblesse de donner dans ces naïvetés. Mais maintenant, ce qu'ils veulent, c'est de l'actualité sans fleurs de rhétorique; ce sont des dépêches en style lapidaire, des nouvelles, des informations politiques, un peu de chronique scandaleuse, mais surtout des renseignements financiers et commerciaux. Le taux des *stocks*, les fluctuations de la bourse, le prix et la quantité des produits offerts sur le marché, leur présentent infiniment plus d'intérêt que le plus délicieux roman où ils ne voient rien dont puisse profiter leur négoce. Les magnats de la finance enveloppent d'un souverain mépris les plumitifs qui n'ont que du talent.

Voilà le goût de l'homme du jour. Son esthétique est l'argent; son idéal, c'est toute la puissance que l'argent peut donner.... O poésie de l'existence! tu fais, en cette fin de siècle, une bien triste figure auprès d'un bon dîner au champagne!

***

Lorsqu'un écrivain se sert, aux Etats-Unis, de la langue française, son sort est encore plus digne de compassion. Celui-là se trouve en présence d'un nombre très réduit de lecteurs; et ce nombre—si insignifiant qu'il soit—se divise en plusieurs catégories.

Voici d'abord celle des émigrants qui, n'ayant pas moisi sur les bancs de l'école, se disent, lorsqu'ils se heurtent à un morceau littéraire: "Qu'est-ce que c'est que ça?" et passent outre....Et dire que c'est pour eux que bien souvent l'on écrit!

D'autres ont une éducation plus soignée, mais manquent de loisirs. Cependant, on leur sert ce régal comme un plat extra dans leur menu du dimanche,—jour désœuvré. "Ce sont des gourmets, pense-t-on, flattons leur goût;" et l'on se met l'esprit en nage pour leur offrir un morceau cuit à point, convenablement épicé et tendre à la dent.

En d'autres termes, on leur prépare une tranche littéraire faisant risette pour être agréée, assez courte pour se faire avaler aisément, et réunissant l'agréable à l'utile, le charme à la morale, le rayonnement à l'ombre, dans la mesure du talent de l'auteur.

Eh bien! tout cela est peine perdue. Le lecteur de cette catégorie, qui a courageusement bûché et fatigué ses muscles ou son cerveau toute la semaine, recherche, pour le dimanche, le repos ou les distractions.

Or, son repos, c'est le sommeil; ses distractions, ce sont une partie de cartes, de billard ou de chasse; une soirée de théâtre; une promenade au grand air,—à West End, s'il est à la Nouvelle-Orléans, ou dans les villes d'eau du golfe du Mexique.

En partant pour sa villégiature d'un jour, il emporte son journal; mais c'est pour en lire uniquement—et très à la hâte—les dépêches et les faits divers. Puis, il le refourre dans sa poche, ou le jette au loin. C'est fini, il n'y pense plus;.... et l'écrivain littéraire est relégué aux calendes grecques. On n'a pas assez de temps pour en perdre à l'écouter. Les conversations d'amis, ou l'aspect des paysages que l'on parcourt sont plus intéressants que son élucubration.

Quelques-uns, imbus de préjugés, lorsqu'ils tombent sur une production du cru, haussent les épaules sans la parcourir et disent—dès le titre—avec un sourire de pitié: "Heu! à Paris on fait bien mieux!" D'autres, sous prétexte qu'ils sont aux Etats-Unis, préfèrent l'anglais et choisissent les journaux de cet idiome, où ils trouvent une infinité de détails le plus souvent sans importance. Lire l'anglais est fort bien; mais ne faut il pas que nos journaux franco américains—qui ont leur mérite—puissent aussi s'appuyer sur notre aide? Concourir à leur prospérité est pour nous une des formes du patriotisme.

Cependant, parmi les auteurs de langue française, dont les écrits sont acceptés par les organes sérieux de la publicité, il en est peu d'assez maussades et incolores pour ne pas se découvrir, au pis aller, quelques lecteurs. Ils les comptent sur les doigts, peut-être; mais enfin, ils les comptent, ce qui signifie qu'il y en a, tout au moins, quelques-uns.

***

Mais, à la Nouvelle-Orléans comme ailleurs, pour se faire lire, il faut surtout plaire aux dames qui ont, avec plus de loisir, l'intelligence plus accessible aux beaux mouvements de la pensée. Voilà le secret de la renommée de presque tous les hommes célèbres dans le domaine des œuvres d'imagination. C'est la femme qui, par le bruit qu'elle a fait autour de leurs noms, les a fait surgir de l'obscurité. Ainsi, son sourire donne la gloire avec le bonheur.

Sans vouloir devenir célèbre (chose bien ardue à la Nouvelle-Orléans qui, pour la littérature, est une sorte de cave sourde et sans écho) on ambitionne l'attrayante bonne fortune d'être lu par le beau sexe. C'est vers ce but envié que nous tendons tous, écrivailleurs plus ou moins médiocres, ou écrivains de valeur.

Eh bien! pour y parvenir, nous devons d'abord faire notre examen de conscience, ou plutôt de capacités. Ne plaît pas qui veut aux dames. Il faut, avant tout, savoir choisir son sujet, détail qui n'est pas facile! Il faut le choisir ni trop sérieux, ni trop badin, et parlant à la famille un langage qu'écoutent avec plaisir les mères et leurs filles, dont les cœurs sont réveillés par l'âme de l'écrivain, c'est-à-dire, par son exquise sensibilité.

Pour le traiter, l'esprit doit être fin, poétique, délicat, enjoué, mutin, espiègle comme l'enfant, mais chaste comme la jeune femme. Il doit s'asseoir au foyer, se mêler aux causeries de la maison, y apporter comme écot sa part d'humeur joviale qui met sous les lambris, à la place des graves préoccupations, quelques instants de douces rêveries;—mais sans toucher à l'amour, dont on a trop abusé, et où il ne saurait dire quelque chose de nouveau

Sous sa toque de magister déridé, il est encore sollicité par d'autres soins. Il doit gentiment consoler l'épouse de ses devoirs maternels, donner à la fillette des conseils aimables et sages qu'elle suive, bercer le bébé et le faire apparaître, aux yeux des auteurs de ses jours, comme une ravissante espérance, en même temps que comme un suave souvenir.

Il doit aussi, en messager tutélaire, tenir dans les ménages le rôle de pacificateur...... Rôle auguste que celui qui tend à faire doucement comprendre aux deux conjoints leurs torts ou leurs malentendus, à rapprocher leurs mains et leurs lèvres pour sceller leur reconciliation et à ramener enfin cette accalmie qui produit l'effet heureux d'un beau soleil après la tempête!

Ce sont là des fonctions graves qu'il faut savoir remplir en se jouant et sans revêtir l'ennuyeuse physionomie du moraliste.

Les écrivains pourvus des qualités requises pour les exercer peuvent se consoler, par le nombre des lectrices, de l'absence des lecteurs. Le secret est d'être doué du talent nécessaire pour se faire écouter des dames.

FRANÇOIS TUJAGUE.

Chronique du chiffon.

Ne vous pressez pas, mesdames, de décider de vos robes nouvelles, car.. on pressent du nouveau. Sans doute on fera encore de la jupe à godets, très ample, mais on tentera certainement autre chose, surtout avec les étoffes souples de l'été. On prétend que l'on essaie des plis droits, très creux derrière, de certaines draperies gracieuses, hauts volants inégalement posés, à la mode du dernier siècle, vers quel genre se portera la faveur des femmes ?.... C'est encore dans les arcanes de l'avenir, ce secret-là. Ce que l'on peut prophétiser à coup sûr, c'est un mouvement d'évasion quelconque hors de cet *uni*, de ce *tout droit* dont on commence à être un peu las. Les manches toujours grosses perdent cependant toute raideur. Le collet sera le seul vêtement possible encore jusqu'à l'automne.

En fait de tissu, l'*alpaga* et ses imitations seront maîtres. Le crépon disparaît. Les étoffes un peu brillantes: mohair, poil de chèvre, sultane, seront très employées. Les variétés à trame peu serrée: toile à raisin, barège, canevas, résille, sont demandées par les couturières qui "font le modèle". Les soieries ne sortent guère du Louis XVI, des imprimés sur chaîne, des dessins très brouillés, dans des banalités mélangées, voyantes, hardies, un peu difficiles à porter. Cependant, à côté de ces nuances criardes, on a des caméléons ou peaux de serpents, des roseaux fondus, des choses très dans le goût du jour, et cependant atténuées, convenables pour les personnes sérieuses. On va refaire beaucoup de foulards; puis de fraîches batistes avec de gauffrés de soie en rayures ou en quadrilles.

Tout ce qui est jaquette ou corsage sera très court.

La question *raide*, c'est-à-dire crin, fibre, grosse mousseline, etc., etc., est d'importance en ce moment. Il en faut, mais.... pas trop. Si vous en croyez les réclames, vous vous en borderez du haut jusqu'en bas.... Là n'est pas la vérité. Trente centimètres dans l'ourlet, c'est plus qu'assez.

Les manches sont très troublantes, en ce sens qu'il paraît difficile de leur reconnaître une mode déterminée. Les unes sont un peu ballonnées du haut, très amincies en gigot par le bas, et terminées soit par des pointes sur la main, soit par un petit parement d'où s'échappe la manchette. Les autres, d'une ampleur égale partout, arrêtées au coude par un bracelet d'étoffe, sont d'une mollesse voisine du chiffon. Celles du soir enfin, avec la robe décolletée, vous ont des "ailes"...... mettons: de *cygnes*, à demi déployées, avec des branches de fleurs sur les épaules, véritablement très élégantes aux lumières.

COSTUMES DE PRINTEMPS.

Le sujet de droite porte un costume en cachemire noir avec dessins héliotrope garni de satin et de ruban de satin brun-noisette.

La toilette de gauche est en drap gris: les garnitures, en tartan rouge à carreaux sont bordées de bandes de drap gris brodé en noir. Le col et les parements ont des broderies or.

C'EST LE PRINTEMPS.

Bonhomme, ouvre ta porte,
Ta fenêtre et ton cœur
Au printemps qui t'apporte
Les chansons du moqueur.

L'hirondelle est venue
Par un beau ciel béni,
Et je l'ai reconnue
Au bord de son vieux nid.

L'arbre vert a les feuilles
Du renouveau charmant,
Et les longs chèvrefeuilles
Grimpent en parfumant.

Le grand lilas que j'aime
Auprès de ma maison,
Que j'ai planté moi même,
Est dans sa floraison.

Bonsoir, ô laide prose
Des frimas de l'hiver!
Vois-tu, vois tu la rose
Ouvrant son corset vert?

C'est le printemps lui même,
Le printemps en humour,
Le printemps, beau poème
De jeunesse et d'amour.

Et le cœur de Marie,
Jusqu'alors calme et coi,
Seul en sa rêverie
Fait tic-tac.... Et pourquoi?

Ce cœur, froid comme marbres
Jusqu'à quinze ou seize ans,
A-t-il vu dans les arbres
Des nids d'oiseaux chantants?

C'est que l'on peut entendre
Deux moqueurs rapprochés
Se parler à voix tendre,
Dans les arbres cachés.

Un nid, c'est un doux rêve,
Où l'un s'appelle Adam,
Où l'autre se nomme Eve.
Si simple est l'accident.

Un nid, c'est un mystère
Sacré, délicieux,
Au-dessus de la terre,
Sous l'œil bleu des grands cieux.

Ce qu'on y dit, Madame,
Côte à côte ou lié,
Vous ravit, dit on, l'âme.....
Pourquoi l'ai je oublié!

O toi, printemps des roses
Et des parfums, redis
A mes vieux jours moroses
Tes chansons de jadis!

Printemps que j'apostrophe,
O printemps, ô printemps,
Redis-m'en une strophe,
La strophe de vingt ans!

Par où commençait-elle,
Par quel verbe divin
De la langue immortelle,
Mais que je cherche en vain!

Aide-moi donc, ma mie,
Aide-moi donc un peu:
Ma Muse est endormie,
Et trouver je ne peux.

Etait-ce difficile
Autrefois de chanter,
Quand la rime facile
Savait vous enchanter!

Mais *amo*, verbe tendre
Qui m'a longtemps ravi,
Ne se peut plus entendre
Et s'écrit *amavi*.

Et *phileo* lui-même,
Mot grec et ravissant,
Doux mot que Phyllis aime,
Me soufflète en passant.

Le gai moqueur, ce drôle,
Ce chanteur enragé
Si parfait dans son rôle,
Se moque de....

J. G.

UNE ÉVASION.

Vous vous rappelez la chanson de la *femme tatouée* que détaillait si drôlement Bonnaire;

Sur le cubitus
La tête à Paulus,
Et l' portrait d'ma nièce
Sur le gras des...... jouée!.....

Parmi les forçats, dont on relatait récemment l'évasion du bagne de Cayenne, il en est un dont le signalement se pourrait comparer à celui de l'héroïne célébrée par Bonnaire.

C'est un certain Louis Marie Jukaie, condamné à Poitiers, le 18 novembre 1892. Ce gaillard est tatoué des pieds à la tête. Sur l'avant-bras gauche, il porte un tombeau avec cette inscription: "Regrets à mes parents; un saule pleureur ombrage cette sépulture.

Au poignet gauche, il s'est fait dessiner un bracelet orné d'une ancre, souvenir de ses traversées; aux mains des bagues; à l'avant bras droit une devise galante: "Ma pensée à Marie," et comme symbole une pensée; au bras gauche une ancre encore et trois bombes. Le poignet gauche est décoré d'un bracelet comme le droit.

Sur la poitrine est figuré un couteau fiché dans la chair en trompe l'œil, rappelant ceux de las Sierras dansant avec un poignard dans le cœur. Le pied droit porte une étoile avec cette devise: "L'étoile du malheur," le pied gauche avec cette inscription: "Marche ou meurs!"

C'est-à-dire que ce n'est plus un homme, c'est un album à images!

LES MONUMENTS PATRIOTIQUES

Une activité fébrile règne en ce moment dans les ateliers de statuaires que préoccupent leurs envois au prochain Salon. Jusqu'aux dernières limites du jour les modèles s'immobilisent dans leur pose devant l'artiste qui pétrit la glaise. Les mouleurs procèdent au rassemblage des plâtres épars. Les flammes des creusets jettent dans les fonderies des reflets de feux de Bengale, tandis que le bronze emplit avec des mugissements de trombe les cavités des moules que recèle le sol.

Elle est saisissante, en ces heures de travail ardu, la vue de ces grandes usines de Montrouge où prennent forme les nombreux monuments qu'attendent les villes de France.

Rue des Plantes, la *Jeanne d'Arc* de M. Dubois, destinée à la ville de Reims, est prête pour la coulée de ses six mille kilos de bronze. Dans la même rue, le *Faidherbe* équestre de M. Mercié quittera ces jours-ci le vaste atelier qui abritait, il y a douze ans, l'*Etienne Marcel* d'Idrac et de Marqueste. Il ira, non loin de là, affronter les feux de la fonte avec la même impassibilité que mettait le général à braver les obus prussiens.

Ce Faidherbe du monument de Lille est en grand costume. Monté sur un cheval arabe que M. Mercié a modelé à Toulouse, où il a profité des chevaux qu'on présentait à la remonte, le général semble saluer de l'épée ses compatriotes du Nord. On sait que cette statue doit être prochainement érigée à Lille. Elle s'élèvera sur un haut piédestal que décoreront des bas-reliefs et plusieurs grandes figures allégoriques.

Sur la face principale du monument sera placé un beau groupe de bronze représentant la Ville de Lille confiant à l'Histoire les faits d'armes du héros de Bapaume et de Pont-Noyelles. Les bas-reliefs racontent ces deux journées. Enfin, sur une autre face du piédestal apparaîtra une gracieuse figure de jeune ouvrière. Assise, elle tresse une couronne. Elle sera là comme la touchante personnification de la population ouvrière qui a réuni sou par sou les souscriptions nécessaires à l'édification de ce grand monument.

Il faut avouer que ce Faidherbe en chapeau de général bordé de plumes étonne un peu. Ce n'est évidemment pas le Faidherbe de 1870, qui ne s'est jamais coiffé de la sorte. A-t-il porté ce chapeau lorsqu'il était grand chancelier de la Légion-d'Honneur? Cela paraît même douteux, puisqu'il était alors impotent. Cette question du chapeau fut longtemps discutée par le Comité du monument. Finalement, le képi légendaire de Faidherbe a été relégué dans les bas-reliefs; on l'a jugé moins décoratif sans doute.

Il s'était cependant mêlé, ce vénérable képi, aux plus chaudes affaires. Le général Faidherbe, quand il se trouvait dans une bataille, aimait à en prendre pour son compte une large part. Il était naturellement entraîné dans les mêlées, et volontiers il risquait sa peau. Il la risqua fort bien à Pont-Noyelles, où les soldats le virent combattre à côté d'eux; il eut un cheval tué sous lui; il en sortit sans blessures sur son corps, mais les vêtements déchiquetés et dans le plus pitoyable état.

A Bapaume, il faillit être tué deux fois. Dans la gare d'Achiet, il essuya, avec son état-major, un feu de peloton de Prussiens, embusqués derrière des wagons. Après quoi, il voulut faire une reconnaissance dans les environs. Il força son cheval à gravir le revers d'une route. Comme il arrivait au sommet, devant une meule de blé, un coup de feu, visé avec précision, l'atteignit, troua son caban et une carte topographique qu'il avait dans sa poche. Le cheval effrayé s'abattit des quatre pieds et vint rouler avec le général jusqu'au bas du talus. Le général n'eut aucun mal.

Les bas-reliefs rappellent très heureusement ces deux journées de Pont-Noyelles et de Bapaume, deux victoires françaises que les Prussiens ont voulu nier. Mais Faidherbe ne permit pas qu'on les contestât. Au lendemain même de Bapaume, il adressait à son armée un ordre du jour qui commençait ainsi:

"A la bataille de Pont-Noyelles, vous avez victorieusement gardé vos positions. A la bataille de Bapaume, vous avez enlevé toutes les positions de l'ennemi. J'espère que cette fois il ne vous contestera pas la victoire."

Cela arriva pourtant. Les dépêches prussiennes annoncèrent que l'armée du Nord battit en retraite, pendant la nuit même sur Arras et Douai. Or, ainsi que Faidherbe l'a rétabli, l'armée du Nord coucha dans les villages de Gravilliers, Biefvilliers, Favreuil, Sapignies, Achiet-le-Grand, qu'elle avait conquis sur les Prussiens. Elle battit si peu en retraite qu'elle fit même subir une pannique à l'ennemi. C'est près Bapaume que le général Van Goeben dégrada des officiers allemands coupables d'avoir fui.

M. Antonin Mercié achève un autre monument patriotique que l'on verra au Salon, où il soulèvera la même émotion qui accueillit son célèbre groupe de *Quand même!* érigé en marbre dans le nouveau jardin des Tuileries. C'est le monument de la *Défense de Châteaudun*, la ville martyre.

Debout, un garde national, armé d'un fusil à piston, fait le coup de feu. Il protège une jeune femme qui, les vêtements en lambeaux, va succomber; c'est la personnification de la ville de Châteaudun. On la prendrait presque pour Léontine Proust, cette courageuse et infatigable Dunoise qui allait de barricade en barricade porter des munitions. Elle semble avoir déposé près du garde national le sac qu'on voit à ses pieds, le sac des dernières cartouches. Entre les deux personnages gît un officier de francs-tireurs qui s'est fait tuer.

Ce groupe douloureux est vivant. On se croirait à l'une des barricades que défendirent avec tant d'héroïsme contre une division prussienne de 12,000 hommes et 24 pièces de canons les 600 francs-tireurs parisiens, les 115 francs-tireurs nantais, les 50 francs-tireurs de Cannes, les volontaires de Loir-et-Cher et les 300 gardes nationaux dunois, soit en tout 1,200 hommes qui n'avaient pas un canon! Ces 1,200 tuèrent, ne cessons pas de le répéter, 2,000 Prussiens, dont 30 officiers!

Ce que le monument ne dit pas, mais ce que la France n'oubliera jamais, c'est que ce courage attira sur la ville les plus basses vengeances. Le pillage, l'incendie, les meurtres les plus odieux et les plus lâches commis par des soldats ivres, désolèrent la malheureuse cité et n'en firent qu'une ruine.

Extincto, revivisco, "Eteinte, je revivrai", dit la belle devise de Châteaudun. Comme elle est justifiée et avec quelle fierté la ville héroïque peut se souvenir aujourd'hui de son magnanime martyre! Châteaudun s'est relevée de ses ruines, elle revit "pour empêcher, comme l'a dit un Ministre de la Guerre, que la haine de l'étranger et du barbare ne s'affaiblisse dans les âmes françaises."

Les sculpteurs y aident aussi, eux qui dressent devant la France de si fières images. Chacun des Salons annuels voit surgir plusieurs de ces patriotiques œuvres.

Ils sont bien les hommes de la France nouvelle qui, toute à la réfection de ses forces vives, ne peut arracher de sa mémoire l'époque désastreuse où un ennemi féroce la surprit désarmée et la mit au pillage.

Voici vingt-cinq ans qu'ils préludent ainsi, par des monuments érigés en l'honneur de ceux qui sont morts, à la résurrection nationale, et qu'à la vue de leurs bronzes et de leurs marbres le pays répète le *revivisco* de Châteaudun.

AVIS.
EMILE J. BARNETT,
Notaire Public.
Successeur de MARCEL T. DUCROS, Notaire Public.
No 323 rue Baronne, près Union.
$200,000 à prêter sur propriété foncières en ville. 8 mars—1 m

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
912 rue Gravier,
Nouvelle-Orléans, Lne.
P. O. Box 112. 29 jan—1an

Magasin du Bon Marché
61 Rue Royale
(NOUVEAU No 212),
F. A. BRUNET,
Horloger, Bijoutier, Joaillier
Marchand de Montres, Pendules, Orfèvrerie, Lunettes, Diamants et Bijouterie de toutes descriptions.
Cannes et Ombrelles à pomme d'or et argent.
Achat et échange de vieil or et argent.
Montres et Bijoux de toutes sortes réparés par des ouvriers compétents.
14déc95—1an

Wm. G. Coyle & Chas. G. Coyle.
W. G. COYLE & CO.,
CHARBON. COKE.
Pittsburg, Anthracite, Alabama,
Cannel et Coke de Gaz et Combustible.
Chal. en chalands pour planteurs sucriers.
BUREAUX:
Nouveau No 323 rue Carondelet,
Ancien No 47, coin Union.
30oct—

Philadelphia Dental Rooms
Coin Canal & Bourbon,
Au dessus du R. E. LEE HAT STORE, Elévateur, 4 rue Bourbon.
Nous avons des salons élégants et commodes, bien pourvus de tous les nouveaux instruments, achines et accessoires connus à la profession. Nos prix sont raisonnables et justes. Notre travail est pleinement garanti. Nous fabriquons tous les matins de l'AIR VITALISÉ pour l'extraction, absolument sans souffrance, des dents. Extraction de dents sans souffrance. 50 sous.
20 oct—1 an

BILLARD.
LE JEU DES MESSIEURS.
Nouvelles Tables.
Installations Modernes.
SALLE de BILLARD de MILLER
Coin des rues Commune et St-Charles.
Vis-à-vis l'Hôtel St Charles.
Venez nous voir et remarquez nos améliorations. Nous avons des tables à vendre, aussi bien que des tables pour y jouer; et un assortiment complet de matériel pour billard toujours prêt.
Jeux d'exhibition chaque soir.
JOHN MILLER & CIE, Propriétaires.
31jan—3 m dim mar jeu

TEXAS EL PASO T and P ROUTE PACIFIC
LIGNE COURTE
—POUR—
Hot Springs Nord Texas
—ET—
CALIFORNIE.
Bureau des Billets: 632 Canal,
Et à l'entrepôt au pied de la rue Thalie
Heures des arrivages et des départs.
Départs Arrivages
Ex. de Ft Worth et Cal.. 8:15 a.m 9:15 a.m.
Ft Worth & Hot Srings Ex 7 20 p.m. 6:55 p.m.
Le train de 8:15 a.m. a des chars dortoirs buffet Pullman à Fort Worth et fait connection à Fort Worth avec des chars dortoirs Pullman pour El Paso, Denver et San Francisco.
Le train de 7:20 p. m. a des chars dortoirs buffet Pullman à Shreveport Marshall et Hot Springs: aussi des chars directs à Little Rock et Alexandrie.
Prenez les chars électriques de la rue Jackson ou de la rue Tchoupitoulas, via le Ferry de la rue Jackson pour Gretna. Les trains quitteront Gretna à 8:49 a. m. et 7:5 p. m.
Pour des billets et d'autres informations s'adresser à
A. S. GRAHAM, agent des passagers et des billets, 632 Canal, N.-O., Lne. GASTON MESLIER, agent général des passagers et des billets, Dallas, Tex. L. S. THORNE, Troisième vice président et directeur-général, Dallas, Tex. 1er janv96—1an

les descendants de ces maréchaux de l'Empire qui n'étaient que des sergents ou des paysans, ou des garçons d'écurie, avant la Révolution?

Cet argument "démonta" le duc, que l'érudition historique de sa fille au sujet des campagnes de Hoche avait déjà ébranlé.

—D'ailleurs, pour moi, conclut-elle, la carrière des armes ennoblit tous ceux qui la remplissent bravement. Et j'aime mieux, entends-tu bien......

Elle s'adressait, maintenant, presque menaçante, à son frère.

—J'aime mieux Hoche et Marceau que ton Napoléon, et si j'étais à Saint-Cyr je "collerais" ton professeur d'histoire et ton professeur de tactique militaire; je leur prouverais que....

—Ils n'oseraient pas discuter avec toi, dit humblement Pierre; pas plus que moi, d'ailleurs.

—Allons, assez! fit la duchesse, et finissez de déjeuner rapidement, que nous n'arrivions pas au concert Lamoureux au milieu du premier morceau.

C'était un peu le point noir du dimanche que ce concert Lamoureux que la duchesse imposait aux siens avec le plus naïf enthousiasme; mais elle était si douce aux manies des autres que jamais ni son mari, ni son fils ni sa fille ne lui avaient avoué que, la plupart du temps, ils s'y endormaient.

Elle était foncièrement persuadée qu'ils étaient tous enchantés de l'y accompagner.

Et, comme, depuis l'entrée de son fils à Saint-Cyr, elle ne louait que trois places, elle demanda au duc:

—Vous voudrez bien céder votre place à Pierre aujourd'hui? Vous aurez encore un très beau programme la prochaine fois.

Dès le moment que le programme serait aussi beau la prochaine fois, le duc ne fit aucune difficulté pour céder la place à son fils,

Et Pierre prononça, à l'oreille de sa sœur:

—Pincé!

Ce n'est pas qu'il n'aimât pas la musique, surtout lorsque ses mélodies favorites lui étaient jouées par Clairette; mais aller s'enfermer, un beau dimanche, où tant de jolies frimousses sourient sous les arbres bourgeonnants des Champs Elysées, dans cette absurde salle de concert qui est un cirque et qui, l'après-midi, a quelque chose de lugubre!

Et être forcé d'écouter religieusement des choses certainement pas gaies, lorsque les jambes frémissent, lorsque le sang court, rapide, tout près de la peau, avide d'air et de lumière!....

Mais, d'autre part, pourquoi détromper cette mère exquise, dont c'était le seul défaut de trop aimer la musique? Pourquoi ne pas lui laisser cette illusion que ses enfants étaient des amateurs aussi forcenés qu'elle-même?

Il faut dire aussi que la manie musicale de la duchesse de La Mothe-Ardent avait des conséquences fort agréables pour ses enfants et son mari.

Quand on est si musicienne, que tout le monde est si musicien que cela dans la famille, on ne peut pas ne pas donner un ou deux concerts par saison.

Claire, mon Dieu! aurait autant préféré un bal; mais elle n'avait pas encore le droit d'y penser.

Et les deux concerts annuels de sa mère l'amusaient prodigieusement, non seulement parce qu'il y avait des intermèdes comiques, que le duc jugeait indispensables pour que les invités supportassent la dose de musique classique que leur servait sa femme, mais parce qu'elle voyait, de tout près, des artistes, des acteurs, des actrices, personnages fantastiques pour elle, qu'on ne menait jamais au théâtre.

Et c'était en partie la raison qui rendait le duc et son fils indulgents aussi à la maladie musicale de la duchesse.

Le va-et-vient des artistes, des actrices surtout, apportait une très agréable variété dans l'existence habituellement calme, uniforme, de l'hôtel de La Mothe-Ardent.

Il était donc avéré que les messieurs de La Mothe-Ardent étaient de grands amateurs de musique.

Mais il y avait, dans la manière dont le père et le fils assistaient à un concert, toute la différence qui existait entre leur tempérament.

Que cela se passât chez lui ou chez Colonne ou chez Lamoureux, le duc prenait une attitude pensive, presque marmoréenne, dont il ne sortait que lorsqu'il voyait que sa femme, qu'il observait soigneusement, allait applaudir; il la prévenait alors et, suivant les circonstances, s'écriait:

—Sublime.... Exquis.... Adorable......

Et la duchesse était persuadée que son mari avait le sentiment critique extrêmement développé au point de vue musical.

Pierre, lui, ne pouvait s'empêcher de remuer, qu'il fût au Cirque d'Eté ou dans les salons de sa mère.

Il entendait très bien, malgré cela, et pas une fausse note ne lui échappait; mais, s'il y avait une très jolie femme dans l'auditoire, cela ne lui échappait pas davantage, pas plus qu'une jolie toilette; et alors, si la duchesse avait eu l'imprudence de laisser le frère et la sœur auprès l'un de l'autre, les papotages n'en finissaient pas.

Et c'est ce qui arriva, ce jour-là, au Cirque d'Eté, à partir du premier numéro de *Tristan et Iseult* dont l'exécution, annoncée depuis trois mois, était un petit événement dans le monde musical.

Dix mesures n'étaient pas jouées que la voix de Pierre éclatait, presque haute:

—Oh! Claire!

—Quoi donc?

—En face, à peu près à la même hauteur que nous!.... Tu ne vois pas?......

La duchesse donna une petite tape sur le genou de son fils.

Il comprit et poursuivit à voix basse à l'oreille de sa sœur:

—Une brunette, fraîche comme une pomme d'api! Quelque chose dans ton genre!

—Coiffée?

—Un amour de petit chapeau, comme une couronne de roses, avec une aigrette de plumes, dans laquelle brille une broche en diamants!

—Ou en simili....

—Enfin, l'aperçois-tu?

—Non.

—A côté d'une autre petite, vieille, au nez crochu.

—Si je voyais la seconde, il est probable que j'aurais déjà aperçu la première, répliqua Claire en haussant les épaules.

La duchesse leur imposa encore silence.

—Si c'est comme ça que vous écoutez *Tristan et Iseult!*

—Maman, c'est que Pierre me répétait des paroles que je n'avais pas distinguées!

—Van Dyck prononce pourtant assez bien! Enfin, tâchez de vous tenir un peu tranquilles.

Ils se tinrent tranquilles deux minutes; mais il était inadmissible que Pierre eût distingué un amour de petit chapeau sur une jolie tête et que Claire ne l'aperçût pas Aussi, au milieu d'un effroyable tapage orchestral, elle demanda:

—Quel rang?

Mais, avant que son frère eût répondu, elle s'écriait:

—Ah! oui, juste en face de nous? Dieu! que je suis bête de ne l'avoir pas aperçue tout de suite! Passe-moi donc la lorgnette.

Cette lorgnette causa une nouvelle observation de la duchesse.

—Un autre dimanche, vous me ferez le plaisir de la laisser à la maison!

Comme si l'on avait besoin d'une lorgnette pour écouter de la musique classique, regarder des violons, des coutrebasses et des tubas!

Mais maintenant, Pierre et sa sœur avaient une distraction; ils pouvaient supporter le concert jusqu'au bout.

Ils n'étaient pas les seuls, du reste, à lorgner le chapeau de roses et le joli minois qui était dessous.

Un grand tiers, pour ne pas dire la moitié des assidus de concerts classiques, ne s'y rend que par genre, et le spectacle des jolies femmes lui paraît tout aussi intéressant que l'exécution d'une sonate.

Lorsque *Tristan et Iseult* fut terminé, deux cents lorgnettes suivaient la même direction que celle de Pierre, et la duchesse finit aussi par imiter les curieux, et ayant pris la lorgnette de son fils, elle dit:

—En effet, une bien jolie femme. Un peu petite, un peu mignonne, mais vraiment jolie! Et tu ne sais pas, Pierre, qui peut être cette?....

—Je vais m'informer, maman!

Oh! le délicieux prétexte pour ne pas écouter une symphonie de Beethoven, dont les beautés étaient trop graves pour lui!

Sa mère voulut le retenir, affirmant que cela ne l'intéressait pas autrement de savoir qui pouvait être cette dame; mais Pierre, envié par sa sœur, qui avait des milliers de fourmis dans les jambes, gagnait déjà la sortie, le couloir.

Et il esquiva complètement la symphonie de Beethoven, que Claire dut avaler religieusement, n'ayant plus personne pour bavarder.

Mais, la symphonie terminée, il reparut et annonça, tout de suite, que c'était des Russes, des princesses russes, avec un petit prince, oh! petit, rien qu'au point de vue de l'âge; car il était long, long, et maigre comme un hareng, ce qui était étonnant avec une mère si mignonne, si rondelette!

—Le voyez vous, à droite de la vieille? La vieille est sa grand'-mère.

—Oui, et il ne bronche pas, remarqua Claire.

—Il n'aime peut-être pas la musique classique autant que nous! observa le Saint-Cyrien.

Cependant, la duchesse n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Ce jeune prince russe, long et mince comme était jadis le prince Michel Serenoff, avec une jeune mère et une grand mère!.... Un inévitable rapprochement se présentait à son esprit.

—On a dû te dire leur nom? interrogea-t-elle, un peu nerveuse.

—Oui, maman. Je me suis adressé à un membre du club de papa qui les connaît très bien. C'est le prince Alexis Serenoff et sa grand'-mère, la princesse douairière.... Qu'avez-vous donc, maman?

—Rien, rien! affirma la duchesse.

Et pourtant, a l'énoncé de ce nom, elle avait pâli et encore tressailli. Mais elle se domina vite.

—Serenoff! prononça-t-elle d'une voix assez calme, il me semble bien que je connais ce nom-là.

Et comme Lamoureux levait son bâton pour commencer la *Marche de Racosky*, qui terminait le concert, elle eut l'air de s'absorber dans la musique.

Mais durant la promenade qu'ils firent au bois de Boulogne en sortant du Cirque d'Eté, elle, toujours si bavarde avec ses enfants, ne prononça pas vingt paroles, et ses yeux, suivant l'expression de Claire, "n'y étaient plus."

La jeune fille murmura à l'oreille de son frère:

—Elle n'est pas contente parce que nous avons trop bavardé chez Lamoureux.

Ils redoublèrent de gentilesses, de prévenances pour elle; mais elle était, décidément, dans un jour noir. De la porte Dauphine au faubourg Saint-Germain, elle ne desserra pas les dents.

Et leur rentrée à la rue de Varenne ne changea rien à cette attitude qui se compliqua de celle du duc; car ils le trouvèrent qui se promenait de long en large, dans toutes les pièces de réception, les mains derrière le dos, les épaules penchées, le front assombri.

Et, tout de suite, Claire, devinant que son père avait quelque gros ennui, oublia la réserve qui lui était habituellement imposée par M. de La Mothe-Ardent et lui sauta au cou.

—Il ne vous arrive rien de désagréable, mon papa?

Malgré le respect, la distance que le duc jugeait indispensables entre parents et enfants, il conserva, un long moment, sa fille sur son cœur et la serra presque à l'étouffer.

Elle ne s'en plaignait pas. Et lui, se trouva soudainement soulagé, car son visage reprit une expression à peu près souriante.